

Swing

un film
de Tony Gatlif

France • 2002 • 87 mn • Couleur • VERSION RESTAURÉE • Dès 8 ans

En vacances d'été chez sa grand-mère, Max, 10 ans, se prend de passion pour le jazz manouche. Après quelques aventures pour trouver une guitare, Miraldo, virtuose en la matière, accepte de lui donner des cours. Ces leçons amènent Max à rencontrer la communauté manouche et plus particulièrement Swing, une jeune fille farouche au tempérament explosif qui a tout du garçon manqué...

Attirance profonde d'un jeune garçon pour la culture et la musique tzigane, au son de rythmes arabes et yiddish réconciliés, *Swing* est une ode au jazz manouche et une description rare et authentique du quotidien des gens du voyage - même s'ils ne voyagent plus. L'espace d'un été, dans la chaleur des feux de la fête, le mur qui sépare les communautés est franchi... Un grand film de Tony Gatlif !

« C'est simple comme une histoire d'enfants, mais la poésie du cinéaste, pure et brûlante, agit une fois de plus comme un sortilège... Des éclats de poésie qui vont se graver directement dans le cœur ... Un lyrisme brûlant et pur »

LE FIGARO

« Un film toujours en quête d'ivresse et d'envol, pliant la durée des scènes à son seul désir... Tony Gatlif cultive sa liberté de cinéaste, son art de filmer la musique, son sens du Swing »

LES INROCKS

« Les films de Tony Gatlif reposent sur une générosité libertaire, un hommage à un monde en voie de disparition et un recours vital à la musique tzigane comme personnage à part entière »

L'EXPRESS

« Avec lui, une guitare suffit pour faire voler l'âme... Il enchante la si légère tragédie des vies, entre les barres de HLM et les terrains vagues, cueille les sourires des voyageurs »

TELEOBS cinéma

Les textes de ce dépliant sont tirés du *Cahier de notes* rédigé par Nadège Roulet en 2021 pour l'Association Passeurs d'images, dans le cadre du dispositif *École et cinéma*. © Tous droits réservés.

L'association Passeurs d'images, centre de ressources et de mise en réseau, assure la coordination nationale des dispositifs d'éducation aux images (*École et Cinéma*, *Collège au cinéma*, *Passeurs d'images*), de l'opération *Des cinés, la vie !* et conduit l'expérimentation *Maternelle et cinéma*.

Tony Gatlif, cinéaste du peuple gitan

Tony Gatlif, Michel Boualem Dahmani de son vrai nom, a la force de vie du peuple gitan, le voyage et la musique dans le sang. Né en Algérie en 1948 d'un père kabyle et d'une mère gitane, il se définit lui-même comme inclassable, « méditerranéen » plus que gitan, avant tout exilé et déraciné. C'est finalement dans le cinéma qu'il trouvera sa réelle identité : « *Du moment où j'ai choisi d'être cinéaste, j'ai décidé que ma patrie, ce serait le cinéma* ». A la fois scénariste, réalisateur, acteur, dessinateur (ses story-boards dessinés et peints sont de véritables œuvres d'art) et musicien, Tony Gatlif est aujourd'hui un artiste complet et accompli, fervent défenseur des minorités et représentant du peuple gitan, dont il porte la voix à travers son œuvre.

Enfant, il grandit dans une grande pauvreté dans un bidonville de la banlieue d'Alger. Il quitte son pays au tournant des années 60, en pleine guerre d'Algérie, et arrive en France à l'âge de 14 ans. Livré à lui-même, il connaît là encore la misère, la rue, la petite délinquance et les maisons de correction.

Sa route sera parsemée de rencontres : d'abord celle d'un instituteur en Algérie qui va lui faire découvrir le cinéma et des films qui le marqueront profondément, comme ceux de Jean Vigo ou de John Ford. Puis, en 1966, à Paris, il croise la route de Michel Simon, son idole, qu'il va rencontrer dans sa loge après une de ses représentations. Il intègre ensuite un cours d'art dramatique à Saint-Germain-en-Laye. (...) En 1975, il passe derrière la caméra et réalise un premier film, *La Tête en ruine*. Puis, en 1978, il tourne *La Terre au ventre*, film sur la guerre d'Algérie. En 1981, il réalise le premier film dans lequel il revendique sa condition gitane, *Corre Gitano*, qu'il tourne en Espagne avec des Gitans de Grenade et Séville.

Mais ce n'est qu'en 1983, avec *Les Princes*, un film sur les Gitans sédentarisés en banlieue parisienne, film remarqué et salué par la critique, qu'il s'impose comme le cinéaste de la communauté rom. Il réalise alors une œuvre sociale et engagée qui vise à faire connaître le peuple tzigane, ses coutumes, son mode de vie, sa culture. En 1992, il part avec une équipe réduite sur les traces des Roms, dans un voyage qui le mènera du Rajasthan à l'Andalousie, en passant par l'Égypte, la Roumanie et la France, réalisant alors un hymne à la musique tzigane, *Latcho Drom*. Il poursuit ensuite son exploration, en 1997, avec *Gadjo Dilo*, qui raconte le voyage en Roumanie d'un jeune « gadjo » (étranger, en langue rom) à la recherche d'une chanteuse disparue. Mais ce qui devait être à l'origine une trilogie ne sera finalement que le point de départ d'une œuvre consacrée à rendre hommage et faire connaître le peuple gitan : *Mondo* (1995), *Swing* (2002), *Transylvania* (2006), *Liberté* (2010)...

À travers ses films, Tony Gatlif offre une approche sensible et une vision quasi-documentaire des Roms. Il a ainsi largement contribué à faire connaître l'histoire et la culture des gens du voyage à une époque où personne n'avait encore porté ce sujet à l'écran.



Le jazz manouche

Chez Tony Gatlif, la musique est intrinsèquement liée au film. Omniprésente, elle constitue un fondement essentiel de son œuvre et la colonne vertébrale de chacun de ses films sur la communauté tzigane. (...) Ainsi, chacun de ses films explore une forme de musique différente. *Swing* n'échappe pas à la règle et rend un vibrant hommage au jazz manouche. La musique est un élément fondateur de l'identité tzigane. Elle est à la fois part et continuité d'eux-mêmes, au cœur de leur histoire et de leur culture.

Le jazz manouche a été inventé en France dans les années 30 par le guitariste et banjoïste virtuose Django Reinhardt, et son acolyte Stéphane Grappelli, violoniste français, tous deux leaders du Quintette du Hot Club de France. Ce nouveau style musical est le point de rencontre de plusieurs cultures : la culture tzigane dont Django est issu, la culture américaine – et plus précisément le jazz qui arrive en Europe à la même période et dont il était tombé amoureux en écoutant Louis Armstrong et Duke Ellington –, associées aux influences françaises de la chanson et du bal musette. Combinant à la fois la virtuosité, la mélodie et l'émotion de la musique manouche, associées à l'improvisation, à la liberté et au swing du jazz américain, le jazz manouche se caractérise dans sa forme originelle par une section rythmique assurée par des instruments à cordes (guitare, violon, contrebasse) grattées ou pincées, et l'absence de percussions, de cuivres et de bois. Un jazz « sans tambour ni trompette ».

« [C'est] une musique aérienne, de l'espace. Cette musique, qui devrait être remplie de douleur et de colère, est d'une gaieté communicative. Il y a de la nostalgie, mais aucune gravité. C'est une musique qui n'est pas jolie, mais belle, joyeuse et libre comme la petite Swing. Elle est arrogante, elle ose aller d'une note à une autre en cassant le rythme. C'est une musique qui vient du cœur et de l'oreille, elle ose des notes qu'un musicien qui a appris la musique au conservatoire ne peut imaginer. »

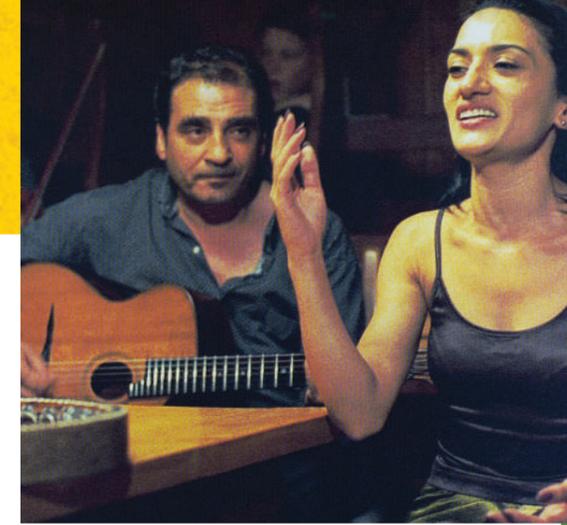
Propos de Tony Gatlif

Django Reinhardt est devenu l'emblème de toute la communauté manouche, un maître dont les enseignements se transmettent de père en fils, de « cousin à cousin ». Dans *Swing*, son portrait est dans toutes les caravanes et son nom sur toutes les lèvres. Pour Tony Gatlif, Tchavolo Schmitt (Miraldo dans le film) est le digne héritier de Django. Guitariste virtuose peu connu du grand public mais plébiscité par ses pairs, il vit dans une cité de Strasbourg et gagne sa vie en jouant dans les bars. Tony Gatlif est allé le filmer chez lui, dans sa maison, et en a fait un des personnages principaux de son film. Tchavolo Schmitt, qui a enregistré son premier album en son nom en 2000 (*Alors ?... Voilà !*), poursuit aujourd'hui une carrière nationale et internationale de guitariste professionnel.

« Il joue la musique du cœur et des oreilles. Quand ses doigts courent sur le manche de sa guitare, on dirait un oiseau qui s'envole. C'est pour moi le véritable héritier de Django, il a son arrogance, sa capacité à casser le rythme, les conventions. » Tony Gatlif

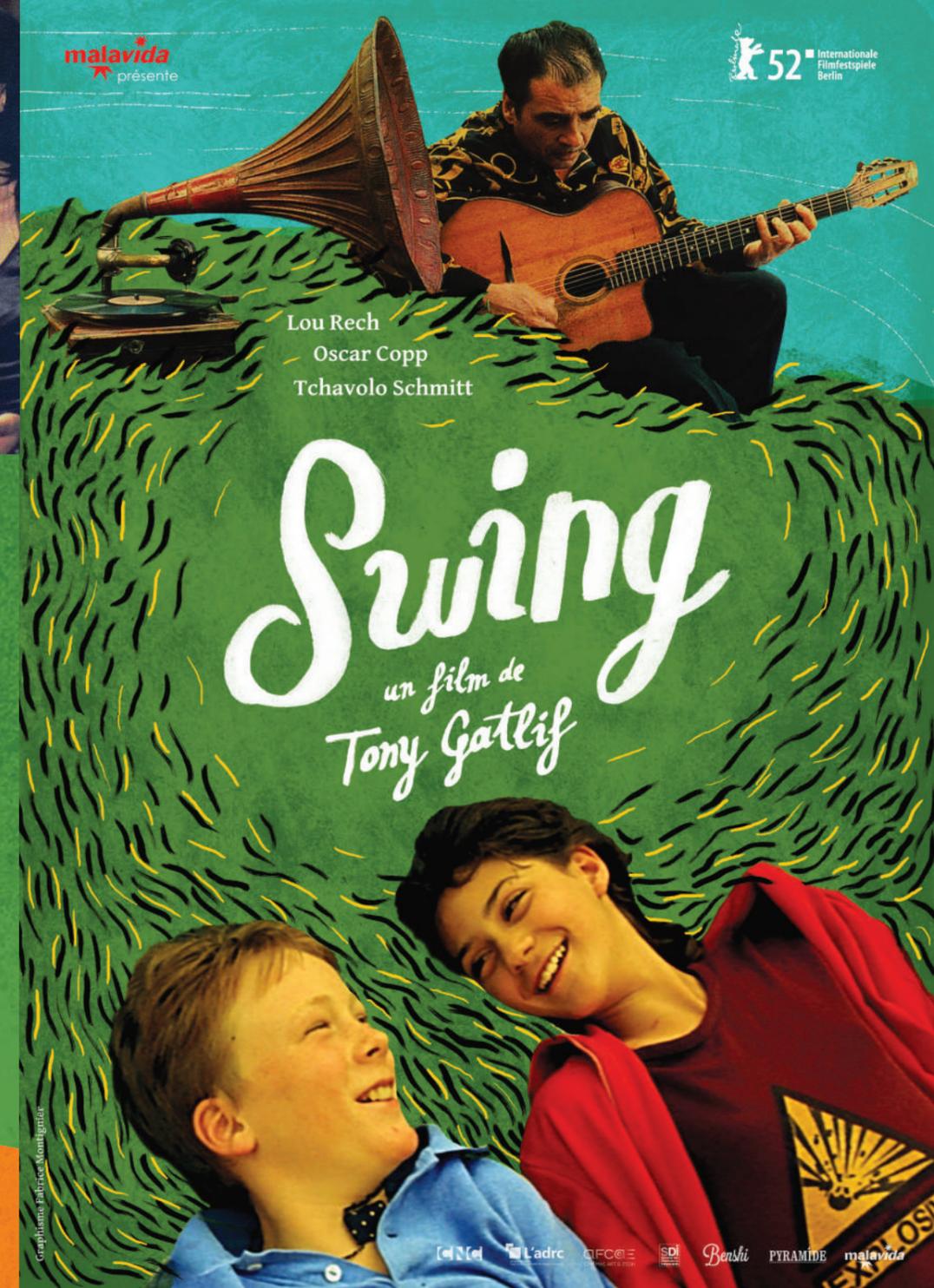
Pour réaliser son film, Tony Gatlif s'est donc entouré de comédiens non-professionnels, pour la plupart des musiciens passionnés, figures prestigieuses du jazz manouche. Mandino Reinhardt, Ben Zimet, un chanteur yiddish réputé à Paris, Alberto Weiss Hoffman (Calo), Abdellatif Charani (Khalid, « l'arabe »). Tony Gatlif dit de lui :

« C'est un déraciné, un exilé, mais il a toujours ses origines dans la peau. Lui aussi a la musique au bout des doigts. Sa musique, c'est son âme. Un immigré n'est nulle part chez lui. Quand c'est un musicien, il a la chance de transporter dans ses bagages un peu de ses racines. Il prend son instrument et, en quelques notes, il est dans son pays. »



malavida présente

52 Internationale Filmfestspiele Berlin



Lou Rech
Oscar Copp
Tchavolo Schmitt

Swing

un film de
Tony Gatlif

Graphisme Fabrice Montaigne

© L'adrc AFCEE SDI Benshi PYRAMIDE malavida

Histoire et culture tzigane

Les termes « tzigane » et « rom » désignent la même population et rassemblent sous le même nom différents groupes d'individus ayant pour origine commune le nord-ouest de l'Inde. Sous la pression des envahisseurs musulmans, ils quittent la région vers la fin du X^{ème} siècle et sont chassés vers l'ouest. En plusieurs vagues et en suivant différentes routes, ils se dispersent alors dans toute l'Europe. Les premiers documents attestant de leur passage en France datent du XV^{ème} siècle. On les surnomme alors les « Bohémiens » ou les « Égyptiens ». Ils font partie intégrante du royaume : la diseuse de bonne aventure, la belle Bohémienne, le soldat au service du prince peuplaient la cour et l'art. Au Moyen-Âge et sous l'Ancien Régime, ces pèlerins fascinent autant qu'ils intriguent. Adoptant en apparence la religion officielle, ils furent plutôt bien accueillis, obtenant des protections – et notamment celle du Pape – qui leur permirent de ne pas être inquiétés par l'Inquisition. Rien ne prédisposait alors les Tsiganes à la marginalisation sociale dont ils vont être victimes à partir du XVI^{ème} siècle. À partir des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, la situation des Tsiganes tend à se dégrader, à mesure que décline l'autorité des seigneurs et que se renforce l'emprise de l'État. Ils sont peu à peu considérés comme gêneurs ou voleurs, d'autant plus que leur mobilité rend leur contrôle difficile. Les persécutions se font alors de plus en plus pressantes, poussant progressivement les peuples nomades à se sédentariser. Mais c'est incontestablement la première moitié du XX^{ème} siècle qui fut la plus dure pour les gens du voyage.

En juillet 1912, la République française prend les premières mesures discriminatoires à l'égard des Tsiganes, en instaurant une loi sur « l'exercice des professions ambulantes et la circulation des nomades », leur imposant un « carnet anthropométrique d'identité », sorte de passeport qui doit être tamponné à chaque déplacement. Cette loi restera en vigueur jusqu'en 1969, lorsque sera créé le statut de « gens du voyage » et qu'une nouvelle loi relative à « l'exercice des activités ambulantes et au régime applicable aux personnes circulant en France sans domicile ni résidence fixe » viendra remplacer la précédente. Il faudra attendre 2017 pour que soient abrogées les dispositions relatives aux titres de circulation (livrets spéciaux de circulation), et que les communes, quant à elles, soient assujetties à l'aménagement d'aires d'accueil pour l'habitat en caravanes des « gens du voyage ».



La stigmatisation et les persécutions envers les Roms atteignent leur paroxysme dans l'Allemagne hitlérienne, en octobre 1935, avec les lois de Nuremberg « sur la sauvegarde du sang et de l'honneur allemand », qui visent en premier lieu les Juifs mais également les « asociaux » dont les Tsiganes nomades font partie. Dès 1939 et durant toute la Seconde Guerre mondiale, plusieurs centaines de milliers de Tsiganes sont internés puis massacrés et exterminés. Sur un million de Tsiganes nomades vivant en Europe avant la guerre, on estime entre 250 000 et 300 000 le nombre de victimes du génocide tzigane.

Dépourvue d'instances représentatives, la communauté rom n'a pu obtenir la reconnaissance de cette tragédie qu'à la fin du XX^{ème} siècle. La question du génocide tzigane est d'ailleurs au centre des préoccupations historiques de Tony Gatlif. Bien qu'il ait travaillé sur ce thème pendant plus de vingt ans, ce n'est qu'en 2010 qu'il réussira à le mettre en images dans son film *Liberté*. Dans *Swing*, il aborde déjà cette question à travers le témoignage d'Hélène Mershtein (Puri Dai), ancienne déportée et rescapée des camps de concentration.



Le terme « Rom » est le terme générique employé par les Roms eux-mêmes et par plusieurs instances européennes. Le peuple Rom se compose de trois ensembles principaux : les Manouches et Sintés (Allemagne, France et Italie) ; les Kalés et Gitans (Espagne, Portugal, sud de la France) ; les Roms originaires d'Europe de l'Est (Roumanie, Hongrie, Bulgarie, Serbie, Slovaquie, Grèce).

La France a elle opté pour la seule appellation administrative de « gens du voyage » (dénomination officielle, loi de janvier 1969). Cette notion de « voyage » réside aussi bien dans leur mode d'habitation nomade – le voyage physique traduit par l'itinérance des personnes avec un habitat mobile – que dans leur spécificité culturelle, elle-même assimilée à une tradition perpétuée au sein d'une communauté, même s'ils en ont abandonné la pratique et sont aujourd'hui sédentarisés. Un voyageur, même s'il ne voyage pas, reste nomade. Par opposition au « gadjo », le sédentaire, qui est attaché à la terre.

À propos de Swing entretien avec le réalisateur, Tony Gatlif

Extrait du dossier de presse : interview réalisée en 2002 à l'occasion de la sortie du film (© Pyramide Films)

Après Vengo, l'histoire d'une vendetta, vous entrez avec Swing dans l'univers tendre de l'enfance et des premiers émois amoureux.

T. G. : J'ai choisi de mettre en scène un enfant, Max, avec son regard pur, sans *a priori*, sans préjugés, face à un monde qu'il ne connaît pas. Mais, dans mes films, on retrouve souvent l'idée d'un individu qui s'aventure dans un lieu, une ethnie ou une communauté qu'il ne connaît pas. Dans *Latcho Drom*, la caméra était une étrangère qui découvrirait diverses tribus de Gitans au travers d'un long voyage, de l'Inde jusqu'à l'Andalousie. Dans *Gadjo Dilo*, un « gadjo », un étranger en langue rom, débarquait dans un village de Roumanie où il tombait amoureux d'une Tsigane.

Max découvre le monde des Gitans, il est initié à leur musique et à leurs traditions.

T. G. : Max vient chez les Gitans pour chercher une guitare, c'est la musique qui fait le lien. Max est initié à tout un mode de vie différent du sien. Il va découvrir ce monde parce qu'il est précisément dépourvu d'*a priori*, et totalement détaché du monde de sa mère qui passe sa vie à s'agiter avec son téléphone portable.

Comment avez-vous trouvé les jeunes interprètes de Max et Swing ?

T. G. : J'avais fait passer une annonce dans un quotidien. Oscar Copp vit en Dordogne, il a vraiment la frimousse que j'imaginai pour Max. Lou Rech, qui joue Swing, a un côté garçon et cet air farouche... Les Manouches du quartier du Neuhof la prenaient pour un des leurs, alors que c'est une petite Parisienne ! J'ai trouvé qu'ils allaient bien ensemble ces deux-là. Je leur ai fait passer des tests, des improvisations, mais sans leur donner de textes précis. Pour moi, le plus important, dans un premier temps, c'est l'énergie, la gestuelle. Je leur ai demandé de se regarder dans les yeux. Les préadolescents n'osent pas se regarder dans les yeux, ils sont troublés, alors ils rient. J'aimais beaucoup la façon dont Oscar et Lou se regardaient dans les yeux. Mon choix s'est fait sur ce regard-là.

Vous avez déjà consacré quatre films aux Gitans et à leur culture.

T. G. : J'essaye simplement de transmettre quelque chose qui est en train de disparaître. J'essaye d'apporter mon témoignage.

L'Andalousie vous avait inspiré Vengo, pour Gadjo Dilo vous aviez posé vos caméras dans un village près de Bucarest. Là, nous sommes avec des Manouches français sédentarisés.

T. G. : On a planté nos caméras au cœur des quartiers du Neuhof et de la cité des Aviateurs, des quartiers dits « sensibles » de Strasbourg. C'est là qu'habite Tchavolo Schmitt.

Quelle est l'importance de cette communauté manouche qui vit dans les cités de Strasbourg ?

T. G. : Plus de mille personnes. Ce sont des Manouches sédentarisés vivant en France depuis plusieurs générations. Ils parlent le sinti, du rom mélangé à l'alsacien. Ils vivent dans des caravanes et des petites maisons construites en préfabriqué dont on peut transpercer les murs avec le doigt ! Leur musique est beaucoup plus jazz, plus swing, c'est du Django Reinhardt. L'acteur Mandino Reinhardt, qui joue le brocanteur dans le film, est un lointain cousin de Django.

Quelle est l'influence de la musique sur la mise en scène ?

T. G. : La musique est cette liberté qui me donne le souffle de faire mes films, le souffle d'aller à la rencontre des autres dans le monde. Ce film ne pouvait se concevoir sans musique. Elle symbolise la liberté d'un enfant comme Swing. Et c'est pour découvrir ce style de musique étrangère à sa culture que Max va chez les Manouches. La musique rythme l'ensemble du film. Nous avons travaillé pendant trois mois avec Tchavolo et Mandino sur une adaptation des *Yeux noirs*, en mêlant des influences manouches, arabes et juives.

Comment avez-vous tourné les séquences musicales ? On a totalement l'impression d'être dans la caravane, entouré des musiciens, des danseuses. C'était improvisé ?

T. G. : L'exiguïté du lieu imposait au contraire une préparation minutieuse. Nous avons mis au point, très précisément, tous les déplacements de caméras, de façon à être au moment voulu dans le rythme et à la bonne focale sur chaque musicien. Quand j'ai expliqué à l'ingénieur du son, Régis Leroux, et à Claude Garnier, qui est chef opérateur et cadreuse sur le film, qu'on allait filmer vingt musiciens dans la caravane, Claude m'a dit : « *Mais la caméra, elle sera où ?* » J'ai répondu : « *Partout !* »

Vous avez multiplié les caméras ?

T. G. : Toute cette séquence est filmée avec seulement deux caméras, la seconde devant filmer en fonction du cadre de la première. À cause de l'exiguïté du lieu, il y avait toujours le risque qu'elle soit dans le champ. On a chorégraphié les mouvements des caméras comme pour un ballet. Il fallait suivre très précisément la musique, passer du solo de guitare à la contrebasse, puis revenir sur le violoniste ou sur la clarinette à la fraction de seconde près ! Chaque musicien avait trois micros, un pour le grain de la corde, le deuxième pour la caisse de résonance, le troisième pour l'espace. La scène dure six minutes, c'était impossible à tourner en play-back.

Qui sont les héritiers de Django Reinhardt depuis la disparition récente¹ de son fils Babik ?

T. G. : Babik était vraiment un frère. On avait le projet ensemble de réaliser un film sur Django Reinhardt. Il y a bien sûr Tchavolo et Dorado Schmitt, qui est aussi un grand musicien. Biréli Lagrène a un large public, mais également Mandino Reinhardt, Moreno, Christian Escoudé, Boulou Ferré et il y en a bien d'autres...

Il y a de plus en plus de jeunes musiciens qui s'intéressent au jazz manouche. J'ai filmé Max en pensant à Thomas Dutronc, le fils de Jacques qui est un guitariste prometteur, passionné par ce style de musique, il va régulièrement rendre visite à Tchavolo dans son quartier pour jouer avec lui. Dans 20 ans, Max, comme Thomas Dutronc, pourra transmettre cette musique.

Comment résumeriez-vous votre film ?

T. G. : Ce serait l'histoire d'un petit garçon qui tombe dans une flaque d'eau et, à la fin du film, sa mère lui demande : « *Pourquoi t'es mouillé ?* »

¹ Jean-Jacques Reinhardt, dit Babik Reinhardt, est décédé le 13 novembre 2001. L'interview a été réalisée en 2002.

